



FONDS D'ÉCRAN

Pierre Bordage, 2002

Balthazar avait acheté son téléphone portable dans une minuscule boutique pour une poignée d'euros. Toutes options: photo, vidéo, visiophonie, Net, écran large, des pixels et une mémoire à faire pâlir un ordinateur de bureau ou une PS 2. Même pas besoin de changer de forfait et de numéro. Il n'était pas parvenu à donner un âge au vendeur, l'homme aux cheveux blancs et tirés en queue-de-cheval qui le lui avait vendu. La boutique elle-même lui avait paru bizarre, vitrine opaque, enseigne illisible, une sorte d'antré obscur et froid où on ne s'attendait vraiment pas à trouver les derniers-nés de la technologie cellulaire. L'affichette rouge vif, *nouveau, portable de la marque ReFNe en promotion, compatible avec tous les réseaux, 19,90 euros seulement*, l'avait incité à pousser une porte qu'il n'aurait même pas remarquée en d'autres circonstances.

Le vendeur avait remplacé la carte SIM et appelé le fixe de la boutique pour vérifier que l'appareil fonctionnait correctement. En tendant le billet de vingt euros, Balthazar s'était demandé une dernière fois où était l'arnaque, puis, comme il avait gardé son ancien appareil, il avait estimé qu'il ne risquait pas grand-chose -la moitié de son argent de poche mensuel.

Il s'assit sur un escalier et joua un long moment avec les touches, les options et les sonneries du téléphone, histoire de bien se le mettre en main, avant de songer à appeler son premier interlocuteur. Une interlocutrice en fait: Tania, la fille qu'il draguait depuis deux mois et qui, jusqu'alors, avait toujours refusé de sortir avec lui. Peut-être qu'elle le regarderait d'un autre œil avec son jouet flambant neuf. Tania, comme beaucoup de filles, était accro à la mode, à la nouveauté.

Il composa le numéro, pas besoin de le saisir dans le répertoire, il le connaissait par cœur. Elle laissa passer quatre sonneries avant de répondre (elle aimait bien la chanson d'Amel qu'elle avait choisie pour sonnerie).

-Salut, c'est moi, Balthazar.

-Ah...

-J'ai un nouveau portable qui déchire.

Attends, j'me mets en visio...

Il brancha le micro et plaça le téléphone une quarantaine de centimètres devant son visage.

- Tu me vois?

-Ben ouais. J'connais déjà ta tronche, remarque.

-La tienne aussi, j'la connais, mais j'aimerais quand même bien la voir.

Soupir agacé à l'autre bout.

-Si tu veux...

Victoire: la frimousse de Tania apparut sur l'écran de Balthazar au bout de quelques secondes. Sourire un peu forcé, cheveux bruns et raides, yeux en amande, peau dorée, toujours aussi jolie.

La communication s'interrompit tout à coup. Balthazar n'entendit plus la voix ni la respiration de sa correspondante. Le fond d'écran de son portable (*Vegeta*, ringard, faudra le changer) supplanta l'adorable visage de Tania.

Merde, problème de réseau, dire qu'il l'avait presque pécho...

Il recomposa le numéro, tomba cette fois sur sa boîte vocale. Elle avait sans doute oublié de recharger son appareil. Ah, les filles.

Tania ne vint pas à l'école le lendemain. Ni le jour suivant. Le lundi matin, deux flics, un homme et une femme, entrèrent dans la classe pour demander aux élèves s'ils avaient des informations au sujet de leur camarade: elle avait disparu le jeudi de la semaine dernière sans laisser de traces ni donner de nouvelles à ses parents. Bouleversé, Balthazar ne songea pas à leur dire qu'il l'avait eue au téléphone et qu'il n'avait rien remarqué d'anormal.

Il tenta de la joindre à la première récré, tomba encore une fois sur la boîte vocale, se traita de crétin: les parents de Tania et les flics y avaient déjà pensé, évidemment. Puis, alors qu'il consultait les fonds d'écran pour remplacer *Végéta* (*Dragon Ball Z*, c'est vraiment pour les nazes, avaient ricané deux copains de la classe), une image le sidéra. Le pétrifia.

Le visage de Tania. Pas le visage mignon et souriant qu'il avait entrevu la dernière fois, non, un visage horrifié, les yeux écarquillés par l'épouvante, la bouche grande ouverte.

Comment... comment cette image était-elle arrivée là? Est-ce que le téléphone prenait automatiquement des photos des correspondants pour les enregistrer dans les réglages *Fonds d'écran*? Possible, et même probable, la technologie progressait sans cesse. Mais ça n'expliquait pas la terreur apparente de Tania. Balthazar en conclut que quelqu'un l'avait enlevée ou frappée pendant qu'ils parlaient et que le téléphone l'avait mémorisée à ce moment-là.

Il hésita à prévenir les flics. D'abord, il n'était pas certain que ses révélations feraient avancer l'enquête, ensuite les flics lui flanquaient une frousse de tous les diables avec leurs regards lasers et leurs questions en rafale, de vraies

mitraillettes. À la place de *Vegeta*, il choisit Kartmann, le personnage rondouillard et mal embouché du dessin animé *South Park*.

Le soir, comme il mourait d'envie de s'amuser avec son téléphone, il appela Émilie, une copine (il lui restait une heure et trois minutes de forfait). Moins jolie que Tania, un peu boulotte, mais sympa et rigolote. Son principal défaut: elle n'avait pas de portable dernier cri, on ne pouvait échanger avec elle que des bavardages. Alors il prétextait un ordre de ses parents pour raccrocher et se rabattre sur Timothée, un mec de la classe qu'il n'aimait pas beaucoup, un frimeur toujours sapé à la dernière mode.

-Salut, c'est Balthazar.

-Qu'est-ce que tu veux?

-J'ai un nouveau portable...

-J'l'ai vu. Pas mal. Et alors?

-J'voulais vérifier un truc pour la visio...

-D'accord. Envoie-moi ta tronche, j't'envoie la mienne.

Balthazar ne regrettait pas son investissement: il pénétrait dans un cercle où il n'aurait jamais été admis auparavant, le cercle des élus de la technologie.

La tête de Timothée apparut sur l'écran.

-Tu me...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. La communication s'interrompit, son visage s'effaça et fut aussitôt remplacé par Kartmann, figé et rondouillard. Balthazar resta un moment glacé d'effroi sur son lit avant de rappeler Timothée. Ce fut la boîte vocale de ce dernier qui lui répondit. Deuxième fois qu'il essayait la fonction visio, deuxième fois qu'ils étaient coupés. Décidément. Son téléphone avait peut-être un défaut; pas étonnant, vu son prix.

Et si...

Fébrile tout à coup, Balthazar compulsa les fonds d'écran. Pressa la touche de défilement des images. Découvrit, à côté de Tania, le visage de Timothée. Épouvanté lui aussi, les yeux exorbités, la bouche tordue par une grimace.

Balthazar roula d'étranges pensées jusqu'au cœur de la nuit, se résolut de prévenir ses parents, y renonça finalement: ils le croiraient fou, ils l'emmèneraient chez un docteur, ils le feraient enfermer peut-être. Il lui fallait d'abord savoir si Timothée serait présent aujourd'hui à l'école.

Tout cela n'était sans doute qu'un truc de ouf, une coïncidence.

Mais Timothée ne vint pas à l'école ce jour-là. Ni le lendemain. Les policiers se présentèrent à nouveau dans la classe et commencèrent à interroger les élèves un à un. Balthazar fut parmi les premiers à passer. Il n'eut pas le courage d'avouer la vérité à l'homme et à la femme aux regards perçants qui le bombardaient de questions. Il bredouilla qu'il n'avait pas eu de nouvelles de Tania ni de Timothée avant leur disparition.

- Tu mens, siffla la femme flic. On a retrouvé leurs portables. C'est toi qu'ils ont appelé en dernier. Tous les deux.

Balthazar dut alors reconnaître qu'ils s'étaient parlé au téléphone, mais pas longtemps. Les policiers demandèrent à voir son téléphone, le lui rendirent après avoir constaté que les appels correspondant aux numéros de Tania et Timothée n'avaient effectivement duré qu'une poignée de secondes. Puis ils le renvoyèrent en lui disant qu'il serait bientôt convoqué avec ses parents pour un deuxième interrogatoire.

Le soir, de retour à la maison, il dut raconter à sa mère, prévenue par l'école, la même chose qu'aux flics. Elle ouvrit des yeux si terrifiés qu'il se dépêcha de changer de sujet. Il lui confia qu'il avait acheté un nouveau portable avec son argent de poche. Elle haussa les épaules.

-C'est ton argent, tu fais ce que tu veux avec. On va demain matin au commissariat. Tu ne sors pas de la maison en attendant, compris? Essaie de te souvenir exactement de ce que vous vous êtes raconté, Tania, Timothée et toi.

Une fois dans sa chambre, Balthazar s'allongea sur son lit. Il refusa d'abord de sortir son portable de la poche de son blouson. Il commençait à en avoir peur. Puis la curiosité l'emporta.

Une enveloppe jaune clignotait sur l'écran. Inquiet, Balthazar pressa la touche de validation, atterrit dans les messages reçus.

Expéditeur: 06 666 666 (un numéro spécial, de la pub sans doute).

Bonjour.

Urgent.

Veuillez appuyer sur la touche OK.

Encore un de ces jeux débiles dont les publicistes saturaient les messageries et les boîtes électroniques. Balthazar poussa un soupir, obtempéra, arriva dans une rubrique intitulée: *Mémoire cachée*.

Une banque d'images. Elle ne contenait que des visages, jeunes pour la plupart. Des centaines. Tous exprimaient une peur atroce, indicible, comme surpris au moment de leur mort. Oppressé, Balthazar visionna les images jusqu'à ce qu'il découvre les visages de Tania et de Timothée. Il vérifia fébrilement les *fonds d'écran*, constata que Tania et Timothée ne s'y trouvaient plus, roula dans une profonde vague de panique.

L'enveloppe jaune, qui clignotait à nouveau sur l'écran, attira son attention.

Expéditeur: 06 666 666.

Bonjour, Vous avez été enregistré et placé dans la mémoire temporaire. Vous n'avez pas besoin de recharger cet appareil.

Si vous l'abandonnez, le jetez ou tentez de le détruire, si vous essayez de retirer la carte SIM, vous rejoindrez immédiatement les autres dans la mémoire cachée...

- Ça veut dire qu'ils sont... prisonniers? s'écria Balthazar. Morts? Que je serai comme eux?

Les larmes lui vinrent aux yeux.

... et vous y demeurerez jusqu'à la fin des temps. L'entreprise ReFNe vous remercie de votre collaboration.

Balthazar jeta le téléphone au pied de son lit comme il se serait débarrassé d'un serpent venimeux. L'appareil rebondit plusieurs fois sur le matelas avant d'atterrir doucement entre le bois et la couette. Il se mit à sonner. Ce n'était pas la sonnerie sélectionnée par Balthazar, mais un rire, horrible.

FIN.



LE VESTON GENOSIORCELE de Dino Buzzati, 1967.

Bien que j'apprécie l'élégance vestimentaire, je ne fais guère attention, habituellement, à la perfection plus ou moins grande avec laquelle sont coupés les complets de mes semblables.

Un soir pourtant, lors d'une réception dans une maison de Milan, je fis la connaissance d'un homme qui paraissait avoir la quarantaine et qui resplendissait littéralement à cause de la beauté linéaire¹, pure, absolue de son vêtement.

Je ne savais pas qui c'était, je le rencontrais pour la première fois et pendant la présentation, comme cela arrive toujours, il m'avait été impossible d'en comprendre le nom. Mais à un certain moment de la soirée je me trouvai près de lui et nous commençâmes à bavarder. Il semblait être un homme poli et fort civil avec toutefois un soupçon de tristesse. Avec une familiarité peut-être exagérée - si seulement Dieu m'en avait préservé ! - je lui fis compliments pour son élégance ; et j'osai même lui demander qui était son tailleur.

L'homme eut un curieux petit sourire, comme s'il s'était attendu à cette question.

« Presque personne ne le connaît, dit-il, et pourtant c'est un grand maître. Mais il ne travaille que lorsque ça lui chante. Pour quelques clients seulement.

-De sorte que moi... ?

-Oh ! vous pouvez essayer, vous pouvez toujours. Il s'appelle Corticella, Alfonso Corticella, rue Ferrara, au 17.

-Il doit être très cher, j'imagine.

-Je le pense, oui, mais à vrai dire je n'en sais rien. Ce costume, il me l'a fait il y a trois ans et il ne m'a pas encore envoyé sa note.

-Corticella ? rue Ferrara, au 17, vous avez dit ?

-Exactement », répondit l'inconnu.

Et il me planta là pour se mêler à un autre groupe.

Au 17 de la rue Ferrara je trouvai une maison comme tant d'autres, et le logis d'Alfonso Corticella ressemblait à celui des autres tailleurs. Il vint en personne m'ouvrir la porte. C'était un petit vieillard aux cheveux noirs qui étaient sûrement teints.

À ma grande surprise, il ne fit aucune difficulté. Au contraire il paraissait désireux de me voir devenir son client. Je lui expliquai comment j'avais eu son adresse, je louai² sa coupe et lui demandai de me faire un complet. Nous choisîmes un peigné gris puis il prit mes mesures et s'offrit de venir pour l'essayage, chez moi. Je lui demandai son prix. Cela ne pressait pas, me répondit-il, nous nous mettrions toujours d'accord. Quel homme sympathique ! pensai-je tout d'abord. Et pourtant, plus tard, comme je rentrais chez moi, je m'aperçus que le petit vieux m'avait produit un malaise (peut-être à cause de ses sourires trop insistants et trop doucereux³). En somme je n'avais aucune envie de le revoir. Mais désormais le complet était commandé. Et quelque vingt jours plus tard il était prêt.

Quand on me le livra, je l'essayai, pour quelques secondes, devant mon miroir. C'était un chef-d'œuvre. Mais je ne sais trop pourquoi, peut-être à cause du souvenir du déplaisant petit vieux, je n'avais aucune envie de le porter. Et des semaines passèrent avant que je me décide.

Ce jour-là, je m'en souviendrai toujours. C'était un mardi d'avril et il pleuvait. Quand j'eus passé mon complet, pantalon, gilet et veston, je constatai avec plaisir qu'il ne me tirait pas et ne me gênait pas aux entournures comme le font toujours les vêtements neufs. Et pourtant il tombait à la perfection.

Par habitude je ne mets rien dans la poche droite de mon veston, mes papiers je les place dans la poche gauche. Ce qui explique pourquoi ce n'est que deux heures plus tard, au bureau, en glissant par hasard ma main dans la poche droite, que je m'aperçus qu'il y avait un papier dedans. Peut-être la note du tailleur ?

Non. C'était un billet de dix mille liras.

¹ Beauté linéaire : la beauté des lignes du costume.

² Je louai : je fis l'éloge de sa coupe.

³ Doucereux : trop aimable, hypocrite.

Je restai interdit. Ce n'était certes pas moi qui l'y avais mis. D'autre part il était absurde de penser à une plaisanterie du tailleur Corticella. Encore moins à un cadeau de ma femme de ménage, la seule personne qui avait eu l'occasion de s'approcher du complet après le tailleur. Est-ce que ce serait un billet de la Sainte-Farce⁴ ? Je le regardai à contre-jour, je le comparai à d'autres. Plus authentique que lui, c'était impossible.

L'unique explication, une distraction de Corticella. Peut-être qu'un client était venu lui verser un acompte, à ce moment-là il n'avait pas son portefeuille et, pour ne pas laisser traîner le billet, il l'avait glissé dans mon veston pendu à un cintre. Ce sont des choses qui peuvent arriver.

J'écrasai la sonnette pour appeler ma secrétaire. J'allais écrire un mot à Corticella et lui restituer cet argent qui n'était pas à moi. Mais, à ce moment, et je ne saurais en expliquer la raison, je glissai de nouveau ma main dans ma poche.

« Qu'avez-vous, monsieur ? Vous ne vous sentez pas bien ? » me demanda la secrétaire qui entra alors.

J'avais dû pâlir comme la mort. Dans la poche mes doigts avaient rencontré les bords d'un morceau de papier qui n'y était pas quelques instants avant.

« Non, non, ce n'est rien, dis-je, un léger vertige. Ça m'arrive parfois depuis quelque temps. Sans doute un peu de fatigue. Vous pouvez aller, mon petit, j'avais à vous dicter une lettre mais nous le ferons plus tard. »

Ce n'est qu'une fois la secrétaire sortie que j'osai extirper la feuille de ma poche. C'était un autre billet de dix mille lires. Alors, je fis une troisième tentative. Et un troisième billet sortit.

Mon cœur se mit à battre la chamade. J'eus la sensation de me trouver entraîné, pour des raisons mystérieuses, dans la ronde d'un conte de fées comme ceux que l'on raconte aux enfants et que personne ne croit vrais.

Sous le prétexte que je ne me sentais pas bien, je quittai mon bureau et rentrai à la maison. J'avais besoin de rester seul. Heureusement la femme qui faisait mon ménage était déjà partie. Je fermai les portes, baissai les stores et commençai à extraire les billets l'un après l'autre aussi vite que je le pouvais, de la poche qui semblait inépuisable.

Je travaillai avec une tension spasmodique⁵ des nerfs dans la crainte de voir cesser d'un moment à l'autre le miracle. J'aurais voulu continuer toute la soirée, toute la nuit jusqu'à accumuler des milliards. Mais à un certain moment les forces me manquèrent.

Devant moi il y avait un tas impressionnant de billets de banque. L'important maintenant était de les dissimuler, pour que personne n'en ait connaissance. Je vidai une vieille malle pleine de tapis et, dans le fond, je déposai par liasses les billets que je comptais au fur et à mesure. Il y en avait largement pour cinquante millions.

Quand je me réveillai le lendemain matin, la femme de ménage était là, stupéfaite de me trouver tout habillé sur mon lit. Je m'efforçai de rire, en lui expliquant que la veille au soir j'avais bu un verre de trop et que le sommeil m'avait surpris à l'improviste.

Une nouvelle angoisse : la femme se proposait pour m'aider à enlever mon veston afin de lui donner au moins un coup de brosse.

Je répondis que je devais sortir tout de suite et que je n'avais pas le temps de me changer. Et puis je me hâtai vers un magasin de confection pour acheter un vêtement semblable au mien en tous points ; je laisserai le nouveau aux mains de ma femme de ménage ; le mien, celui qui ferait de moi en quelques jours un des hommes les plus puissants du monde, je le cacherai en lieu sûr.

Je ne comprenais pas si je vivais un rêve, si j'étais heureux ou si au contraire je suffoquais sous le poids d'une trop grande fatalité. En chemin, à travers mon imperméable, je palpais continuellement l'endroit de la poche magique. Chaque fois je soupirais de soulagement. Sous l'étoffe le réconfortant froissement du papier-monnaie me répondait.

Mais une singulière coïncidence refroidit mon délire joyeux. Sur les journaux du matin de gros titres ; l'annonce d'un cambriolage survenu la veille occupait presque toute la première page. La camionnette blindée d'une banque qui, après avoir fait le tour des succursales, allait transporter au siège central les versements de la journée, avait été arrêtée et dévalisée rue Palmanova par quatre bandits. Comme les gens accouraient, un des gangsters, pour protéger sa fuite, s'était mis à tirer. Un des passants avait été tué. Mais c'est surtout le montant du butin qui me frappa : exactement cinquante millions (comme les miens).

Pouvait-il exister un rapport entre ma richesse soudaine et le hold-up de ces bandits survenu presque en même temps ? Cela semblait ridicule de le penser. Et je ne suis pas superstitieux. Toutefois l'événement me laissa très perplexe⁶.

Plus on possède et plus on désire. J'étais déjà riche, compte tenu de mes modestes habitudes. Mais le mirage d'une existence de luxe effréné m'éperonnait⁷. Et le soir même je me remis au travail. Maintenant je procédais avec plus de calme et les nerfs moins tendus. Cent trente-cinq autres millions s'ajoutèrent au trésor précédent.

Cette nuit-là je ne réussis pas à fermer l'œil. Était-ce le pressentiment d'un danger ? Ou la conscience tourmentée de l'homme qui obtient sans l'avoir méritée une fabuleuse fortune ? Ou une espèce de remords confus ? Aux premières heures de l'aube je sautai du lit, m'habillai et courus dehors en quête d'un journal.

Comme je lisais, le souffle me manqua. Un terrible incendie provoqué par un dépôt de pétrole qui s'était enflammé

⁴ Un billet de la Sainte-Farce : une plaisanterie.

⁵ Spasmodique : avec des mouvements brusques.

⁶ Perplexe : qui ne sait pas ce qu'il doit penser.

⁷ M'éperonnait : me poussait.

avait presque complètement détruit un immeuble dans la rue de San Cloro, en plein centre. Entre autres, les coffres d'une grande agence immobilière qui contenaient plus de cent trente millions en espèces avaient été détruits. Deux pompiers avaient trouvé la mort en combattant le sinistre.

Dois-je maintenant énumérer un par un tous mes forfaits⁸ ? Oui, parce que désormais je savais que l'argent que le veston me procurait venait du crime, du sang, du désespoir, de la mort, venait de l'enfer. Mais insidieusement ma raison refusait railleusement d'admettre une quelconque responsabilité de ma part. Et alors la tentation revenait, et alors ma main (c'était tellement facile) se glissait dans ma poche et mes doigts, avec une volupté soudaine, étreignaient les coins d'un billet toujours nouveau. L'argent, le divin argent !

Sans quitter mon ancien appartement (pour ne pas attirer l'attention) je m'étais acheté en peu de temps une grande villa, je possédais une précieuse collection de tableaux, je circulais en automobile de luxe et, après avoir quitté mon emploi « pour raison de santé », je voyageais et parcourais le monde en compagnie de femmes merveilleuses.

Je savais que chaque fois que je soutirais de l'argent de mon veston, il se produisait dans le monde quelque chose d'abject⁹ et de douloureux. Mais c'était toujours une concordance vague, qui n'était pas étayée¹⁰ par des preuves logiques. En attendant, à chacun de mes encaissements, ma conscience se dégradait, devenait de plus en plus vile. Et le tailleur ? Je lui téléphonai pour lui demander sa note mais personne ne répondit. Via Ferrara, on me dit qu'il avait émigré, il était à l'étranger, on ne savait pas où. Tout conspirait pour me démontrer que, sans le savoir, j'avais fait un pacte avec le démon.

Cela dura jusqu'au jour où dans l'immeuble que j'habitais depuis de longues années, on découvrit un matin une sexagénaire retraitée asphyxiée par le gaz ; elle s'était tuée parce qu'elle avait perdu les trente mille liras de sa pension qu'elle avait touchée la veille (et qui avaient fini dans mes mains).

Assez, assez ! pour ne pas m'enfoncer dans l'abîme, je devais me débarrasser de mon veston. Mais non pas en le cédant à quelqu'un d'autre, parce que l'opprobre¹¹ aurait continué (qui aurait pu résister à un tel attrait ?). Il devenait indispensable de le détruire.

J'arrivai en voiture dans une vallée perdue des Alpes. Je laissai mon auto sur un terre-plein herbeux et je me dirigeai droit sur le bois. Il n'y avait pas âme qui vive. Après avoir dépassé le bourg, j'atteignis le gravier de la moraine¹². Là, entre deux gigantesques rochers, je tirai du sac tyrolien l'infâme veston, l'imbibai d'essence et y mis le feu. En quelques minutes il ne resta que des cendres.

Mais à la dernière lueur des flammes, derrière moi (à deux ou trois mètres aurait-on dit, une voix humaine retentit : « Trop tard, trop tard ! » Terrorisé, je me retournai d'un mouvement brusque comme si un serpent m'avait piqué. Mais il n'y avait personne en vue. J'explorai tout alentour, sautant d'une roche à l'autre, pour débusquer le maudit qui me jouait ce tour. Rien. Il n'y avait que des pierres.

Malgré l'épouvante que j'éprouvais, je redescendis dans la vallée, avec une sensation de soulagement. Libre finalement. Et riche, heureusement.

Mais sur le talus, ma voiture n'était plus là. Et lorsque je fus rentré en ville, ma somptueuse villa avait disparu ; à sa place, un pré inculte avec l'écrêteau : « Terrain communal à vendre ». Et mes comptes en banque, je ne pus m'expliquer comment, étaient complètement épuisés. Disparus de mes nombreux coffres-forts les gros paquets d'actions. Et de la poussière, rien que de la poussière, dans la vieille malle.

Désormais j'ai repris péniblement mon travail, je m'en tire à grand-peine, et ce qui est étrange, personne ne semble surpris par ma ruine subite.

Et je sais que ce n'est pas encore fini. Je sais qu'un jour la sonnette de la porte retentira, j'irai ouvrir et je trouverai devant moi ce tailleur de malheur, avec son sourire abject, pour l'ultime règlement de comptes.



L'AFFAIRE DU 7 RUE DE M. ,

John Steinbeck, 1963.

J'aurais souhaité cacher à la curiosité du public les événements assez étranges qui me préoccupent depuis un mois. Je savais, bien entendu, que l'on jasait dans le quartier; certaines des absurdités répandues dans le voisinage me sont même revenues - des histoires, je m'empresse de le dire, qui ne comportent pas la moindre parcelle de vérité. Mais mon désir de tranquillité a été ruiné hier par deux représentants de la presse qui m'ont assuré que cette histoire, ou du moins une histoire, avait franchi les frontières de mon arrondissement.

Vu la publicité dont va désormais être entourée cette affaire, je pense qu'il est normal de faire connaître les vrais détails de ce qu'on appelle maintenant l'Affaire du 7 rue de M., afin de ne pas ajouter des inexactitudes à une série

⁸ Forfaits : crimes.

⁹ Abject : odieux, révoltant.

¹⁰ Étayée : soutenue.

¹¹ Opprobre : honte.

¹² Moraine : débris arrachés à la montagne par les glaciers.

d'événements qui ne sont pas dénués de bizarrerie. Je relaterai les faits sans ajouter de commentaires, laissant ainsi au public le soin de juger de la situation.

Au début de l'été, j'ai amené ma famille à Paris et j'ai élu domicile dans une jolie petite maison au 7 rue de M. C'est un bâtiment qui constituait jadis les communs de l'hôtel particulier adjacent. Toute la propriété appartient à une famille française qui l'habite en partie et qui est d'une noblesse si pure et si ancienne que ses membres ne reconnaissent toujours pas les droits des Bourbons au trône de France.

Dans ces agréables anciennes écuries, comportant trois étages de chambres au-dessus d'une cour bien pavée, j'ai donc installé ma famille immédiate, c'est-à-dire, ma femme, mes trois enfants (deux jeunes garçons et une fille plus âgée) et bien entendu ma propre personne. Notre personnel domestique, en plus de la concierge qui est pour ainsi dire attachée à l'immeuble, comporte une très habile cuisinière française, une femme de chambre espagnole et ma secrétaire, jeune fille de nationalité helvétique dont les grands mérites et les vives ambitions n'ont d'égale que la haute moralité. Tel se présentait donc notre petit groupe familial quand débutèrent les événements que je vais relater.

S'il faut chercher une cause dans un tel domaine, je ne peux qu'attribuer l'origine, sinon la responsabilité des événements, à mon plus jeune fils qui vient d'entrer dans sa huitième année. C'est un enfant très vivant et très gai qui a les dents en avant.

Au cours des dernières années, en Amérique, ce jeune garçon est devenu non pas tant un adepte qu'un *aficionado* de cette curieuse pratique américaine qui consiste à mâcher du bubble gum. L'un des aspects les plus agréables du début de l'été fut que Cadet John avait négligé d'apporter d'Amérique avec lui une provision de cette atroce substance. Son élocution en devint claire et sans obstacle et ses yeux perdirent leur regard hypnotisé.

Hélas, ce délicieux répit n'allait pas durer longtemps. Un vieil ami de famille, de passage en Europe, apporta comme cadeau aux enfants une quantité plus que suffisante de cette immonde gomme, pensant par là leur être agréable. Dès ce moment, la vieille situation familiale se renouvela. La parole se fraya un chemin humide à travers une énorme masse de gomme, émergeant dans un gargouillis de robinet défectueux. Les mâchoires reprirent leur mouvement perpétuel, donnant au visage, au mieux, une expression d'agonie, tandis qu'on voyait apparaître dans les yeux une lueur évoquant le regard d'un cochon à qui l'on vient de trancher la gorge. Comme je ne pense pas qu'il faille donner des complexes à mes enfants, je me résignai à passer un été un peu moins plaisant que je ne l'avais espéré au début.

Dans certaines circonstances, cependant, je renonce à ma pratique habituelle de laisser-faire. Quand je compose la matière d'un livre, d'une pièce ou d'un essai, quand - en un mot - la plus grande concentration est requise, j'ai tendance à fixer des règles tyranniques pour protéger mon confort et mon efficacité. L'une de ces règles est que toute mastication et émission de bulles sont bannies pendant que j'essaie de me concentrer. Cadet John comprend parfaitement cette règle, qu'il accepte comme une des lois de la nature : il ne s'en plaint pas et ne tente pas d'y échapper. Mon fils prend un certain plaisir à venir parfois, dans mon cabinet de travail, s'asseoir paisiblement auprès de moi pendant un certain temps, ce qui réjouit mon cœur. Il sait qu'il doit garder le silence et quand il est resté aussi longtemps que le lui permet son tempérament actif, il se retire discrètement, nous laissant tous les deux enrichis par cet échange silencieux.

Il y a deux semaines, en fin d'après-midi, j'étais assis à mon bureau rédigeant pour le *Figaro littéraire* un bref essai, qui a d'ailleurs fait quelque bruit quand il a été publié sous le titre « Sartre Resartus ». J'en étais au passage concernant le vêtement convenant à l'âme, lorsqu'à ma surprise peinée, j'entendis le son étouffé, mais clairement identifiable, d'une bulle de bubble gum qui éclate. Je jetai un regard sévère sur mon rejeton et le vis en pleine mastication. Ses joues étaient rouges d'embarras et les muscles de ses mâchoires proéminents et rigides.

« Tu connais le règlement, » dis-je froidement.

A ma grande surprise, des larmes perlèrent dans ses yeux et tandis que ses mâchoires continuaient à mastiquer résolument, sa voix étouffée se força un chemin à travers l'énorme masse de bubble gum qui remplissait sa bouche : « Ce n'est pas moi ! »

« Qu'est-ce que tu racontes, ce n'est pas toi ? » demandai-je avec rage. « J'ai distinctement entendu et maintenant je vois tout aussi distinctement. »

« Oh père, » murmura-t-il, « ce n'est pas moi qui mâche cette chose. C'est elle qui me mâche ! »

Je l'observai attentivement un court instant. C'est un enfant honnête, qui ne ment que lorsque son intérêt l'y pousse très fortement. J'eus l'horrible pensée que le bubble gum avait enfin pris le dessus et que la raison de mon fils chancelait. S'il en était ainsi, mieux valait agir avec tact. Je tendis tranquillement la main. « Pose-le là, » dis-je gentiment.

Mon enfant essaya courageusement de retirer le bubble gum de ses mâchoires.

« Il ne veut pas me lâcher, » balbutia-t-il.

« Ouvre la bouche, » dis-je. Puis, insérant mes doigts dans sa bouche, je me saisis de l'énorme morceau de gomme et après une lutte au cours de laquelle mes doigts dérapèrent à plusieurs reprises, je parvins à l'extraire et déposai l'horrible masse molle sur une pile de papier blanc posée sur mon bureau. Pendant un moment, elle sembla frissonner là, sur le papier, puis avec lenteur mais aisance, la chose se mit à onduler, à se gonfler et à se réduire, avec le mouvement exact de la gomme que l'on mastique. Mon fils et moi regardions cela de nos yeux exorbités.

Nous l'avons observée longtemps, tandis que je me creusais la cervelle à la recherche d'une quelconque explication.

Ou bien je rêvais, ou bien quelque principe inconnu s'était installé dans ce bubble gum agité de pulsations rythmiques, là, sur le bureau. Je ne suis pas totalement dénué d'intelligence; pendant que je considérais l'objet obscène, une centaine de petites pensées et d'étincelles de compréhension parcouraient mon cerveau. A la fin, je demandai: « Depuis combien de temps cette chose te mâche-t-elle ? »

« Depuis hier soir, » répondit-il.

« Et quand as-tu noté pour la première fois cette tendance de sa part ? »

Il parla avec la plus grande franchise. « Je vous demande de me croire, Père, » dit-il. « La nuit dernière avant de m'endormir, je l'ai mise sous mon oreiller comme je le fais toujours. Dans la nuit, je m'éveillai et découvris que cette chose était dans ma bouche. Je la remis sous mon oreiller pour la retrouver, ce matin, reposant tranquillement dans ma bouche. Mais, lorsque je m'éveillai pour de bon, je pris conscience d'un léger mouvement et peu après, je me suis rendu compte que je n'étais plus maître de cette gomme. Elle n'en faisait plus qu'à sa tête. J'ai essayé de la retirer, sans résultat. Vous-même, avec toute votre force, vous avez vu comme il a été difficile de l'extraire. Je suis venu dans votre bureau pour attendre que vous soyez libre, souhaitant vous faire part de mes difficultés. Oh papa, que se passe-t-il à votre avis ? »

Toute mon attention était fixée sur cette masse cancéreuse.

« Je dois réfléchir, » dis-je. « La chose sort un peu de l'ordinaire et je ne pense pas que l'on puisse passer là-dessus sans faire une enquête. »

Tandis que je parlais, un changement intervint dans la gomme. Elle cessa de se mastiquer elle-même et sembla se reposer un instant, puis avec un mouvement évoquant celui des animaux monocellulaires de l'ordre Paramecium, elle glissa sur le bureau, directement, en direction de mon fils. Je restai stupéfait un moment et pendant un délai encore plus long, je ne saisis pas son intention. Elle tomba sur le genou de John, puis escalada horriblement le devant de sa chemise. Ce n'est qu'alors que je compris qu'elle tentait de pénétrer dans sa bouche. Il regardait vers le bas, comme paralysé par la crainte.

« Stop, » criai-je, me rendant compte du danger qui menaçait mon dernier-né. Dans de tels moments, je suis capable d'une violence presque meurtrière. Je saisis le monstre sur le menton de mon fils et sortant à grandes enjambées de mon bureau, je traversai le salon, ouvris la fenêtre et jetai la chose dans la circulation animée de la rue de M...

Je crois que le devoir des parents est d'amortir, chaque fois que c'est possible, les chocs qui risquent de causer cauchemars et traumatismes chez leurs enfants. Je suis retourné dans mon bureau pour y trouver le jeune John assis où je l'avais laissé, le regard fixé dans le vide, un pli inquiet à son front.

« Mon fils, dis-je, toi et moi venons de voir une chose que, tout en sachant qu'elle s'est produite, nous risquons d'avoir du mal à faire croire aux autres. Je te demande d'imaginer la scène si nous racontions cette histoire aux autres membres de la famille. Je crains qu'on ne nous chasse de la maison à force de rire. »

« Oui, père, » dit-il passivement.

« Je vais donc te proposer, mon fils, d'enfouir cet épisode dans nos mémoires et de ne plus en parler à âme qui vive de toute notre existence. »

J'attendais son assentiment. Ne le voyant pas venir, je jetai un coup d'œil sur son visage et le vis ravagé par la terreur. Les yeux lui sortaient de la tête. Je me tournai dans la direction qu'indiquait son regard. Sous la porte rampait une chose aussi mince qu'une feuille de papier qui, une fois qu'elle eut pénétré dans la pièce, se changea en une masse molle et grise et se posa sur le tapis, avec des pulsations et des mastications. Après un moment, elle reprit vers mon fils sa progression de pseudopode.

Luttant contre la panique, je me précipitai sur la chose. Je la saisis et la jetai sur mon bureau. Puis prenant dans la panoplie une massue africaine, redoutable instrument clouté de cuivre, je battis cette gomme jusqu'à perdre haleine et jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un morceau de tissu plastique déchiré. Mais dès que je m'interrompis pour reprendre des forces, elle se reconstitua et mastiqua très rapidement pendant quelques instants, comme pour railler mon impuissance. Puis elle reprit son mouvement inexorable en direction de mon fils, qui était accroupi dans un coin, gémissant de terreur.

Un froid m'envahit alors. Je saisis la chose dégoûtante, l'enveloppai dans mon mouchoir, sortis à grands pas de la maison, traversai trois rues jusqu'à la Seine et jetai le mouchoir dans son courant paisible.

Je passai une bonne partie de l'après-midi à calmer mon fils et à tenter de le rassurer : ses craintes étaient désormais terminées. Mais il était si nerveux que je dus lui faire absorber un comprimé de barbituriques pour qu'il puisse dormir cette nuit-là, tandis que ma femme insistait pour que j'appelle un médecin. Je n'osai pas lui dire pourquoi je n'accédais pas à son vœu.

En pleine nuit, je fus réveillé, comme d'ailleurs toute la maison, par un cri étouffé de terreur provenant de la chambre des enfants. Je montai l'escalier quatre à quatre et fis irruption dans la chambre, tout en actionnant l'interrupteur électrique. John était assis dans son lit, gémissant, tandis qu'il fouillait de ses doigts dans sa bouche mi-close, qui d'une façon horrible, continuait à mâcher.

Je vis sous mes yeux une bulle émerger de ses doigts et éclater avec un « plouf » humide.

Comment pouvions-nous désormais garder notre secret ? Il fallut tout expliquer, mais en montrant la gomme frémissante, clouée par un pic à glace sur une planche à pain, cette explication fut plus facile qu'elle n'eût été sans cela.

Et je suis fier de l'aide et du réconfort qui m'ont été apportés. Rien n'est plus fort que la famille. Notre cuisinière française résolut le problème en refusant d'y croire, alors même qu'elle le voyait de ses yeux. Ce n'était pas raisonnable, expliqua-t-elle. Et elle était une personne raisonnable, appartenant à un peuple raisonnable. La bonne espagnole commanda, à ses frais, un exorcisme au curé de la paroisse, mais après deux heures d'efforts épuisants le pauvre homme s'en alla en marmonnant que l'affaire concernait davantage l'estomac que l'âme.

Deux semaines durant, nous fûmes assiégés par le monstre. Nous l'avons brûlé dans la cheminée, le faisant jaillir en flammes bleues et fondre dans les cendres comme une bouillie dégoûtante. Mais avant le matin, nous avons été éveillés à nouveau par les cris du cadet : la chose s'était glissée dans la chambre des enfants par le trou de la serrure, laissant sur la porte une traînée de cendre de bois.

En désespoir de cause, je conduisis ma voiture loin dans la campagne et jetai la chose par la portière. Elle revint avant le matin. Elle avait apparemment rampé sur la route et s'était placée dans la circulation, dans le sens de Paris, jusqu'au moment où elle avait été ramassée par un pneu de camion. Quand nous l'avons arrachée de la bouche de John, elle portait encore la marque des sculptures d'un pneu Michelin.

La fatigue et la frustration se firent sentir. Épuisé, ma volonté de lutter ébranlée et après avoir essayé toutes les méthodes possibles pour perdre ou détruire le bubble gum, je le plaçai enfin sous une cloche de verre que j'utilise d'ordinaire pour couvrir mon microscope. Je m'effondrai dans un fauteuil pour l'observer avec des yeux fatigués et défaits. John dormait dans son petit lit sous l'influence de sédatifs, soutenu par ma promesse de ne pas laisser la Chose échapper à ma vue.

J'allumai une pipe et m'installai pour la surveiller. A l'intérieur de la cloche, la masse grise et tumescence bougeait sans arrêt, cherchant quelque moyen d'échapper à sa prison. De temps en temps, elle s'arrêtait comme pour réfléchir et lâchait une bulle dans ma direction. Je pouvais sentir sa haine pour moi. Dans ma fatigue, je sentis mon esprit glisser vers une analyse qui m'avait échappé jusque-là.

J'avais étudié le contexte trop vite. Une vie magique avait dû se créer dans le bubble gum par association constante avec cette vitalité personnifiée qu'est mon fils. Et avec la vie était venue l'intelligence, non pas l'intelligence ouverte et humaine du garçon, mais une volonté calculatrice et malfaisante.

Comment pouvait-il en être autrement ? Une intelligence qui n'est pas compensée par une âme ne peut-être que mauvaise; la gomme n'avait absorbé aucune part de l'âme de John.

Très bien, me dis-je, maintenant que nous avons une hypothèse sur l'origine, considérons la nature. Qu'est-ce que cette chose pense ? Qu'est-ce qu'elle veut ? Mon esprit bondit comme un chien de chasse. Elle veut revenir vers son hôte, vers mon fils. Elle veut être mâchée, elle doit être mâchée pour survivre.

A l'intérieur de la cloche de verre, la gomme inséra une petite partie d'elle-même sous la lourde paroi et se comprima de telle façon que toute la cloche fut soulevée d'une fraction de millimètre. Je la repoussai, riant avec un triomphe presque insensé. Je tenais la solution.

Dans la salle à manger, je trouvai une assiette de plastique transparent, appartenant à une douzaine d'assiettes identiques que ma femme avait achetées pour les pique-niques à la campagne. Puis, retournant la cloche de verre et repoussant le monstre au fond, j'enduisis l'embouchure d'une colle plastique garantie à l'épreuve de l'eau, de l'alcool et de l'acide. Je plaçai l'assiette sur l'ouverture et la pressai jusqu'à ce que la colle ait pris. J'attachai ainsi l'assiette à la cloche de verre, en faisant un récipient étanche. Enfin, je retournai la cloche et arrangeai la lampe de bureau pour pouvoir observer chaque mouvement de ma prisonnière.

La chose se mit de nouveau à tourner à la recherche d'une issue. Puis elle me fit face et émit un grand nombre de bulles, très rapidement. Je pouvais entendre à travers le verre les petits bruits qu'elles faisaient en éclatant.

« Je te tiens, ma belle, » m'écriai-je. « Je te tiens enfin. »

Cela se passait il y a une semaine. Je n'ai pas cessé depuis lors de monter la garde auprès de la cloche de verre, ne tournant la tête que pour accepter une tasse de café. Lorsque je vais aux toilettes, ma femme prend ma place. Je peux désormais donner les bonnes nouvelles suivantes.

Pendant les premières vingt-quatre heures, le bubble gum a essayé tous les moyens de s'échapper. Puis, pendant un jour et une nuit, il a paru agité et nerveux comme s'il se rendait compte de sa situation pour la première fois. Le troisième jour, il a repris son mouvement de mastication, mais à une cadence beaucoup plus rapide, comme chez un amateur de base-ball. Le quatrième jour, il a commencé à faiblir et j'ai observé avec joie une sorte de sécheresse sur son extérieur jadis lisse et brillant.

J'en suis maintenant au septième jour et je crois que c'est presque terminé. La gomme gît au centre de l'assiette. Par moments, elle se soulève, puis retombe. Sa couleur a tourné au jaune sale. Aujourd'hui, lorsque mon fils est entré dans la pièce, elle a bondi d'excitation, puis a semblé se rendre compte de sa situation désespérée et s'est effondrée sur l'assiette. Je pense qu'elle mourra ce soir. Alors seulement je creuserai dans le jardin un grand trou et j'y déposerai la cloche de verre scellée, la recouvrirai et planterai des géraniums par-dessus.

J'espère que ce récit rectifiera certaines des versions ridicules qui ont circulé dans le voisinage.



LE JEU DU BOUTON

de Richard Matheson, 1981.

Le paquet était déposé sur le seuil : un cartonnage cubique clos par une simple bande gommée, portant leur adresse en capitales écrites à la main : *Mr. et Mrs. Arthur Lewis, 217E 37' Rue, New York*. Norma le ramassa, tourna la clé dans la serrure et entra. La nuit tombait.

Quand elle eut mis les côtelettes d'agneau à rôti, elle se confectionna un martini - vodka et

s'assit

pour défaire le paquet.

Elle y trouva une petite boîte en contreplaqué munie d'un bouton de commande. Ce bouton était protégé par un petit dôme de verre. Norma essaya de l'ôter, mais il était solidement rivé. Elle renversa la boîte et vit une feuille de papier pliée, collée avec du scotch sur le fond de la caissette. Elle lut ceci :

Mr. Steward se présentera chez vous ce soir à vingt heures.

Norma plaça la boîte à côté d'elle sur le sofa. Elle savoura, son martini et relut en souriant la phrase dactylographiée.

Peu après, elle regagna la cuisine pour éplucher la salade.

A huit heures précises, le timbre de la porte retentit. « J'y vais », déclara Norma. Arthur était installé avec un livre dans la salle de séjour.

Un homme de petite taille se tenait sur le seuil. Il ôta son chapeau. « Mrs. Lewis? » s'enquit-il poliment.

- C'est moi.

- Je suis Mr. Steward.

- Ah ! Bien. Norma réprima un sourire. Le classique représentant, elle en était maintenant certaine.

- Puis-je rentrer ?

- J'ai pas mal à faire, s'excusa Norma. Mais je vais vous rendre votre joujou. Elle amorça une volte-face.

- Ne voulez-vous pas savoir de quoi il s'agit ?

Norma s'arrêta. Le ton de Mr. Steward avait été plutôt sec.

- Je ne pense pas que ça nous intéresse, dit-elle.

- Je pourrais cependant vous prouver sa valeur.

- *En bons dollars ?* riposta Norma.

Mr. Steward hocha la tête.

- En bons dollars, certes.

Norma fronça les sourcils. L'attitude du visiteur ne lui plaisait guère. « Qu'essayez-vous de vendre ? » demanda-t-elle.

- Absolument rien, madame.

Arthur sortit de la salle de séjour. « Une difficulté ? »

Mr. Steward se présenta.

- Ah ! oui, le... Arthur eut un geste en direction du living. Il souriait. Alors, de quel genre de truc s'agit-il ?

- Ce ne sera pas long à expliquer, dit Mr. Steward. Puis-je entrer ?

- Si c'est pour vendre quelque chose...

Mr. Steward fit non de la tête. « Je ne vends rien. »

Arthur regarda sa femme. « A toi de décider », dit-elle.

Il hésita, puis : « Après tout, pourquoi pas ? »

Ils entrèrent dans la salle de séjour et Mr. Steward prit place sur la chaise de Norma. Il fouilla dans une de ses poches et présenta une enveloppe cachetée. « Il y a là une clé permettant d'ouvrir le dôme qui protège le bouton », expliqua-t-il. Il posa l'enveloppe à côté de la chaise. « Ce bouton est relié à notre bureau. »

- Dans quel but ? demanda Arthur.

- Si vous appuyez sur le bouton, quelque part dans le monde, en Amérique ou ailleurs, un être humain que vous ne connaissez pas mourra. Moyennant quoi vous recevrez cinquante mille dollars.

Norma regarda le petit homme avec des yeux écarquillés. Il souriait toujours.

- Où voulez-vous en venir ? exhala Arthur.

Mr. Steward parut stupéfait. « Mais je viens de vous le dire. » susurra-t-il.

- Si c'est une blague, elle n'est pas de très bon goût !

- Absolument pas ! Notre offre est on ne peut plus sérieuse.

- Mais ça n'a pas de sens ! insista Arthur. Vous voudriez nous faire croire...

- Et d'abord, quelle maison représentez-vous ? intervint Norma.

Mr. Steward montra quelque embarras. « C'est ce que je regrette de ne pouvoir vous dire », s'excusa-t-il. « Néanmoins, je vous garantis que notre organisation est d'importance mondiale. »

- Je pense que vous feriez mieux de vider les lieux, signifia Arthur en se levant.

Mr. Steward l'imita. « Comme il vous plaira. »

- Et de reprendre votre truc à bouton.

- Etes-vous certain de ne pas préférer y réfléchir un jour ou deux ?

Arthur prit la boîte et l'enveloppe et les fourra de force entre les mains du visiteur. Puis il traversa le couloir et ouvrit la porte.

- Je vous laisse ma carte, déclara Mr. Steward. Il déposa le bristol sur le guéridon à côté de la porte.

Quand il fut sorti, Arthur déchira la carte en deux et jeta les morceaux sur le petit meuble. « Bon Dieu ! » proféra-t-il.

Norma était restée assise dans le living. « De quel genre de truc s'agissait-il en réalité, à ton avis ? »

- C'est bien le cadet de mes soucis ! grommela-t-il.

Elle essaya de sourire, mais sans succès. « Cela ne t'inspire aucune curiosité ? »

Il secoua la tête. « Aucune. »

Une fois qu'Arthur eut repris son livre, Norma alla finir la vaisselle.

- Pourquoi ne veux-tu plus en parler ? Demanda Norma.

Arthur, qui se brossait les dents, leva les yeux et regarda l'image de sa femme reflétée par le miroir de la salle de bains.

- Ça ne t'intrigue donc pas ? insista-t-elle.

- Dis plutôt que ça ne me plaît pas du tout.

- Oui, je sais, mais... Norma plaça un nouveau rouleau dans ses cheveux. Ça ne t'intrigue pas quand même ? Tu penses qu'il s'agit d'une plaisanterie ? poursuivit-elle au moment où ils gagnaient leur chambre.

- Si c'en est une, elle est plutôt sinistre.

Norma s'assit sur son lit et retira ses mules.

- C'est peut-être une nouvelle sorte de sondage d'opinion.

Arthur haussa les épaules. « Peut-être. »

- Une idée de millionnaire un peu toqué, pourquoi pas ?

- Ça se peut.

- Tu n'aimerais pas savoir ?

Arthur secoua la tête.

- *Mais pourquoi ?*

- Parce que c'est immoral, scanda-t-il.

Norma se glissa entre les draps. « Eh bien, moi, je trouve qu'il y a de quoi être intrigué. »

Arthur éteignit, puis se pencha vers sa femme pour l'embrasser.

- Bonne nuit, chérie.

- Bonne nuit.

Elle lui tapota le dos.

Norma ferma les yeux. Cinquante mille dollars, songeait-elle.

Le lendemain, en quittant l'appartement, elle vit la carte déchirée sur le guéridon. D'un geste irraisonné, elle fourra les morceaux dans son sac. Puis elle ferma la porte à clé et rejoignit Arthur dans l'ascenseur.

Plus tard, profitant de la pause café, elle sortit les deux moitiés de bristol et les assembla. Il y avait simplement le nom de Mr. Steward et son numéro de téléphone.

Après le déjeuner, elle prit encore une fois la carte déchirée et la reconstitua avec du scotch.

Pourquoi est-ce que je fais ça ? se demanda-t-elle.

Peu avant cinq heures, elle composait le numéro.

- Bonjour, modula la voix de Mr. Steward.

Norma fut sur le point de raccrocher, mais passa outre.

Elle s'éclaircit la voix. « Je suis Mrs. Lewis », dit-elle.

- Mrs. Lewis, parfaitement.

Mr. Steward semblait fort bien disposé.

- Je me sens curieuse.

- C'est tout naturel, convint Mr. Steward.

- Notez que je ne crois pas un mot de ce que vous nous avez raconté.

- C'est pourtant rigoureusement exact, articula Mr. Steward.

- Enfin, bref... Norma déglutit. Quand vous disiez que quelqu'un sur terre mourrait, qu'entendiez-vous par là ?

- Pas autre chose, Mrs. Lewis. Un être humain, n'importe lequel. Et nous vous garantissons même que vous ne le connaissez pas. Et aussi, bien entendu, que vous n'assisteriez même pas à sa mort.

- En échange de cinquante mille dollars, insista Norma.

- C'est bien cela.

Elle eut un petit rire moqueur. « C'est insensé. »

- Ce n'en est pas moins la proposition que nous faisons.

Souhaitez-vous que je vous réexpédie la petite boîte ?

Norma se cabra. « *Jamais de la vie !* » Elle raccrocha d'un geste rageur.

Le paquet était là, posé près du seuil. Norma le vit en sortant de l'ascenseur. Quel toupet ! songea-t-elle. Elle lorgna le cartonnage sans aménité et ouvrit la porte. Non, se dit-elle, je ne le prendrai pas. Elle entra et prépara le repas du soir.

Plus tard, elle alla avec son verre de martini -vodka jusqu'à l'antichambre. Entrebâillant la porte, elle ramassa le paquet et revint dans la cuisine, où elle le posa sur la table.

Elle s'assit dans le living, buvant son cocktail à petites gorgées, tout en regardant par la fenêtre, au bout d'un moment, elle regagna la cuisine pour s'occuper des côtelettes. Elle cacha le paquet au fond d'un des placards. Elle se promit de s'en débarrasser dès le lendemain matin.

- C'est peut-être un millionnaire qui cherche à s'amuser aux dépens des gens, dit-elle.

Arthur leva les yeux de son assiette. « Je ne te comprends vraiment pas. »

- Enfin, qu'est-ce que ça peut bien signifier ?

Norma mangea en silence puis, tout à coup, lâcha sa fourchette.

Arthur la dévisagea d'un oeil effaré.

- Oui. Si c'était une offre sérieuse ?

- Admettons. Et alors ? Il ne semblait pas se résoudre à conclure

- Que ferais tu ? Tu reprendrais cette boîte, tu presserais le bouton ? Tu accepterais d'assassiner quelqu'un ?

Norma eut une moue méprisante. « *Oh ! Assassiner...* »

- Et comment appellerais-tu ça, toi ?

- Puisqu'on ne connaîtrait même pas la personne ? insista Norma.

Arthur montra un visage abasourdi. « Serais-tu en train d'insinuer ce que je crois deviner ? »

- S'il s'agit d'un vieux paysan chinois à quinze mille kilomètres de nous ? Ou d'un nègre famélique du Congo ?

- Et pourquoi pas plutôt un bébé de Pennsylvanie ? rétorqua Arthur. Ou une petite fille de l'immeuble voisin ?

- Ah ! voilà que tu pousses les choses au noir.

- Où je veux en venir, Norma, c'est que peu importe qui serait tué. Un meurtre reste un meurtre.

- Et où je veux en venir, moi, c'est que s'il s'agissait d'un être que tu n'as jamais vu et que tu ne verras jamais, d'un être dont tu n'aurais même pas à savoir comment il est mort, tu refuserais malgré tout d'appuyer sur le bouton ?

Arthur regarda sa femme d'un air horrifié. « Tu veux dire que tu accepterais, toi ? »

- Cinquante mille dollars, Arthur.

- Qu'est-ce que ça vient...

- Cinquante mille dollars, répéta Norma. L'occasion de faire ce voyage en Europe dont nous avons toujours parlé.

- Norma !

- L'occasion d'avoir notre pavillon en banlieue.

- Non, Norma. Arthur pâlisait. Pour l'amour de Dieu, non !

Elle haussa les épaules. « Allons, calme-toi. Pourquoi t'énervé ? Je ne faisais que supposer. »

Après le dîner, Arthur gagna le living. Au moment de quitter la table, il dit : « Je préférerais ne plus en discuter, si tu n'y vois pas d'inconvénient. »

Norma fit un geste insouciant. « Entièrement d'accord. »

Elle se leva plus tôt que de coutume pour faire des crêpes et les oeufs au bacon à l'intention d'Arthur.

- En quel honneur ? demanda-t-il gaiement.

- En l'honneur de rien. Norma semblait piquée. J'ai voulu en faire, rien de plus.

- Bravo, apprécia-t-il. Je suis ravi.

Elle lui remplit de nouveau sa tasse. « Je tenais à te prouver que je ne suis pas ... » Elle s'interrompit avec un geste désabusé.

- Pas quoi ?

- Egoïste ?

- Ai-je jamais prétendu ça ?

- Ma foi... hier soir...

Arthur resta muet.

- Toute cette discussion à propos du bouton, reprit Norma. Je crois que... bref, que tu ne m'as pas comprise....

- Comment cela ?

Il y avait de la méfiance dans la question d'Arthur.

- Je crois que tu t'es imaginé... (nouveau geste vague) que je ne pensais qu'à moi seule.

- Oh !

- Et c'est faux.

- Norma, je...

- C'est faux, je le répète. Quand j'ai parlé du voyage en Europe, du pavillon...

- Norma ! Pourquoi attacher tant d'importance à cette histoire ?

- « Je n'y attache pas d'importance » Elle s'interrompt, comme si elle avait du mal à trouver son souffle, puis : « J'essaie simplement de te faire comprendre que... »

- Que quoi ?

- Que si je pense à ce voyage, c'est pour nous deux. Que si je pense à un pavillon, c'est pour nous deux. Que si je pense à un appartement plus confortable, à des meubles plus beaux, à des vêtements de meilleure qualité, c'est pour nous deux. Et que si je pense à un bébé puisqu'il faut tout dire, c'est pour nous deux, toujours !

- Mais tout cela, Norma, nous l'aurons.

- Quand ?

Il la regarda avec désarroi. « Mais tu... »

- Quand ?

- Alors, tu... Arthur semblait céder du terrain. Alors, tu penses vraiment...

- Moi ? Je pense que si des gens proposent ça, c'est dans un simple but d'enquête ! Ils veulent établir le pourcentage de ceux qui accepteraient ! Ils prétendent que quelqu'un mourra, mais uniquement pour noter les réactions... culpabilité, inquiétude, que sais-je ! Tu ne crois tout de même pas qu'ils iraient vraiment tuer un être humain, voyons ?

Quand il fut parti à son travail, Norma était toujours assise, les yeux fixés sur sa tasse vide. Je vais être en retard, songea-t-elle. Elle haussa les épaules. Quelle importance, après tout ? La place d'une femme est au foyer, et non dans un bureau.

Alors qu'elle rangeait la vaisselle, elle abandonna brusquement l'évier, s'essuya les mains et sortit le paquet du placard. L'ayant défait, elle posa la petite boîte sur la table. Elle resta longtemps à la regarder avant d'ouvrir l'enveloppe contenant la clé. Elle ôta le dôme de verre. Le bouton, véritablement, la fascinait. Comme on peut être bête ! songea-t-elle. Tant d'histoires pour un truc qui ne rime à rien.

Elle avança la main, posa le bout du doigt... et appuya. Pour nous deux, se répéta-t-elle rageusement.

Elle ne put quand même s'empêcher de frémir. Est-ce que, malgré tout ?... Un frisson glacé la parcourut.

Un moment plus tard, c'était fini. Elle eut un petit rire ironique. Comme on peut être bête ! Se monter la tête pour des billevesées !

Elle jeta la boîte à la poubelle et courut s'habiller pour partir à son travail.

Elle venait de mettre la viande du soir à griller et de se préparer son habituel martini - vodka quand le téléphone sonna. Elle décrocha.

- Allô,

- Mrs. Lewis ?

- C'est elle-même.

- Ici l'hôpital de Lenox Hill.

Elle crut vivre un cauchemar à mesure que la voix l'informait de l'accident survenu dans le métro : la cohue sur le quai, son mari bousculé, déséquilibré, précipité sur la voie à l'instant même où une rame arrivait. Elle avait conscience de hocher la tête, mécaniquement, sans pouvoir s'arrêter.

Elle raccrocha. Alors seulement elle se rappela l'assurance-vie souscrite par Arthur : une prime de 25 000 dollars, une clause de double indemnité en cas de...

Alors elle fracassa la boîte contre le bord de l'évier.

Elle frappa à coups redoublés, de plus en plus fort, jusqu'à ce que le bois eût éclaté. Elle arracha les débris, insensible aux coupures qu'elle se faisait. La caissette ne contenait rien. Pas le moindre fil.

Elle était vide.

Quand le téléphone sonna, Norma suffoqua, comme une personne qui se noie. Elle vacilla jusqu'au living-room, saisit le récepteur.

- Mrs. Lewis ? articula doucement Mr. Steward.

Etait-ce bien sa voix à elle qui hurlait ainsi ? Non, impossible !

- Vous m'aviez bien dit que je ne connaîtrais pas la personne qui devait mourir ?

- Mais, chère madame, objecta Mr. Steward, croyez-vous vraiment que vous connaissiez votre mari ?